

108 8 422.

L'INTRIGUE

AVANT LA NOCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par MM. RENÉ PERIN ET PILON ;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
de l'ODÉON, le 30 Juin 1814.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le
Théâtre Français, n^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n^o. 4.

1814.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Mad. DE SENANGES, âgée de 60 ans. *M^{me}. Molé.*
EMILIE DE SENNEVILLE, sa nièce. *M^{lle}. Fleury.*
St.-ALME, son petit fils. *M. Pélicier.*
DARMINCOURT, frère de Mad. de
Senanges. *M. Chazel.*
GERMAIN, valet de St.-Alme. *M. Armand.*
LISBETH, femme de chambre de
Mad. de Senanges. *M^{me}. Delatre.*
Des Domestiques.

La scène se passe, pendant les deux premiers actes, à Paris, dans la maison de Madame de Senanges; et au troisième acte dans une maison voisine.

L'INTRIGUE

AVANT LA NOCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli salon qui donne sur le jardin.

SCENE PREMIERE.

LISBETH, plusieurs Domestiques.

LISBETH, *aux Domestiques qui sont encore dans la coulisse.*

Par ici. (*Les Domestiques entrent portant plusieurs paquets.*)
A droite, auprès du petit salon, vous trouverez l'appartement de
votre maître. (*Les Domestiques entrent.*)

SCENE II.

LISBETH, GERMAIN.

GERMAIN.

Quelqu'un vient donc loger ici? (*Les Domestiques ressortent.*)

LISBETH.

M. Darmincourt.

GERMAIN.

Le frère de madame?

LISBETH.

Il arrive ce matin même.

GERMAIN.

Tant mieux, morbleu! c'est un brave homme.

LISBETH.

Tu le connais?

GERMAIN.

Sans doute; c'est bien le digne frère de madame de Senanges.

LISBETH.

Même caractère ?...

GERMAIN.

A quelque différence près...

LISBETH.

Tant pis.

GERMAIN.

M. Darmincour est un bon gentil-homme qui, après avoir servi l'état pendant quarante ans avec honneur, est allé se retirer dans une fort belle terre, où il jouit en paix de l'amour de ses vassaux, et du souvenir de ses brillans faits d'armes.

LISBETH.

Que Madame aura de plaisir à le revoir !

GERMAIN.

Je t'en réponds. Ils s'aiment beaucoup, mais ne sont jamais d'accord, et s'entendent parfaitement.

LISBETH.

Cela paraît un peu difficile.

GERMAIN.

Eh, mon dieu non !

LISBETH.

Madame est si douce !

GERMAIN.

M. Darmincour, ancien colonel de hussards, a conservé toute la franchise d'un vrai militaire. Bon par tempéramment, colère par habitude, généreux sans ostentation, il crie, il gronde, il s'emporte, il rit, il pardonne ; et tout cela dans le même moment.

LISBETH.

Tu retranche les défauts ou les mauvaises habitudes, c'est le portrait de Madame.

GERMAIN.

Ah ! oui, tu as bien pour maîtresse la meilleure femme du monde.

LISBETH.

Qu'elle a du être aimable dans sa jeunesse !...

GERMAIN.

Qui doit le savoir mieux que moi ? fils du valet-de-chambre de M. de Sénanges, élevé dans cette maison, je puis te répondre que ta maîtresse est toujours la même ; mariée bien jeune encore à un époux qu'elle adorait, comblée des dons de la nature, des faveurs de la fortune, madame de Sénange a su plaire sans coquetterie, se faire des amis sans manquer à ses devoirs, et jouir sans orgueil de tous les succès d'un esprit aimable, frivole dans ses goûts, mais constante dans ses affections, elle a eu l'art de varier ses plaisirs sans altérer son bonheur, et en adoptant insensiblement les habitudes qui convenaient à chaque âge, elle a vieilli, sans s'en apercevoir, et sans que les autres aient pu le remarquer... c'est gamient arrivée à 60 ans.

LISBETH.

Tu as le coup d'œil observateur.

GERMAIN.

Qu'en dis tu ?

LISBETH.

Un tact...

GERMAIN.

Il n'y a que trois mois que je te connais, et je te sais déjà par cœur.

LISBETH.

Tu vas faire mon éloge...

GERMAIN.

Au contraire...

LISBETH.

Insolent !...

GERMAIN.

Tu crains la vérité?...

LISBETH.

Non ; mais j'ai trop de chagrin pour l'entendre en ce moment.

GERMAIN.

Toi, du chagrin ? allons donc... c'est un mal inconnu dans cette maison, surtout aujourd'hui où il est question du mariage du petit fils de Madame, avec la jeune Emilie, sa nièce.

LISBETH.

Il m'est arrivé un malheur.

GERMAIN.

Tu me ferais trembler, si tu ne me donnais pas envie de rire...

LISBETH.

Oui, oui ; plaisante...

GERMAIN.

Mais, voyons donc, quelle raison?...

LISBETH.

Madame de Sénange m'a ordonné il y a huit jours, de porter chez son bijoutier, un très-beau médaillon, afin qu'il l'arrangeât dans le goût le plus nouveau.

GERMAIN.

Après ?

LISBETH.

Eh bien, ce médaillon, je l'ai perdu en chemin.

GERMAIN.

Tu ne mens pas ?

LISBETH.

Je t'assure...

GERMAIN.

Était-il entouré de diamans ?

LISBETH.

Non.

GERMAIN.

En ce cas, tu peux avoir dit la vérité.

LISBETH.

Tu m'insultes...

GERMAIN.

Non : je te juge. . . après tout la perte n'est pas grande. . . Que
peux-tu craindre. . . ?

LISBETH.

Madame, qui compte avoir ce bijou aujourd'hui même. . .

GERMAIN.

Vaine terreur ! Madame n'a jamais grondé de la vie. . . le chagrin
et l'humeur n'ont pas de prise sur une femme de son caractère.

LISBETH.

Tu me rassures. . .

GERMAIN.

Mais je vois un autre, un véritable sujet de mécontentement pour
elle, et qui me paraît un peu plus sérieux. . .

LISBETH.

Que veux-tu dire ?

GERMAIN.

Le mariage de nos jeunes maîtres pourrait bien être retardé par
un incident auquel nous étions loin de nous attendre.

LISBETH.

Voici du nouveau.

GERMAIN.

Est-ce que tu ne remarques pas que depuis quelques jours M. de
Saint-Alme est devenu soucieux. . . ?

LISBETH.

Je n'y ai pas fait grande attention.

GERMAIN.

Il avait l'habitude de passer toutes ses soirées avec sa grand-
maman et la charmante Émilie.

LISBETH.

Sans doute.

GERMAIN.

Depuis huit jours, sur-tout, depuis qu'il est question de fixer
l'époque du mariage, il ne paraît plus ici.

LISBETH.

C'est vrai. . . Y aurait-il quelqu'intrigue ?..

GERMAIN.

J'en ai peur. . . et ce qui me fâche le plus, c'est que je ne suis pas
dans la confidence.

LISBETH.

Cela est étonnant ; cela crie vengeance !.. Un jeune étourdi,
riche, aimable, qui devient homme à bonnes fortunes, et ne prend
pas son valet pour mentor, est un garçon perdu !

GERMAIN.

Voici Madame.

LISBETH.

Ne parle pas du médaillon.

GERMAIN.

Je n'ai garde.

SCENE III.

MAD. DE SENANGES, GERMAIN, LISBETH.

MAD. DE SENANGES.
 Reste, Germain, j'ai à te parler.

GERMAIN (*à part*).
 Aurait-elle quelques soupçons?

MAD. DE SENANGES.
 Lisbeth, tout est-il disposé dans l'appartement de mon frère?

LISBETH.
 Oui, Madame : ses domestiques sont déjà arrivés.

MAD. DE SENANGES.
 Ce cher Darmincourt ! qu'on m'avertisse aussitôt qu'il paraîtra. Le plus grand zèle, la plus grande attention, qu'on prévienne ses moindres désirs. Qu'il trouve dans mon empressement à le recevoir le premier gage de ma tendre amitié. Laissez-nous, Lisbeth, et voyez si la toilette d'Emilie est achevée.

(*Lisbeth sort.*)

SCENE IV.

MAD. DE SENANGES, GERMAIN.

MAD. DE SENANGES.
 Germain.

GERMAIN.
 Madame?

MAD. DE SENANGES.
 Où est ton maître?

GERMAIN.
 Je ne sais, madame.

MAD. DE SENANGES.
 Où va-t-il si matin? Que fait-il?

GERMAIN.
 Il ne m'a pas confié. . . .

MAD. DE SENANGES.
 Ah! tu es discret. . .

GERMAIN.
 Quand on ne sait rien, c'est naturel.

MAD. DE SENANGES.
 Saint-Alme n'a pas de secrets pour toi.

GERMAIN.
 Cela devrait être, mais ce n'est pas.

MAD. DE SENANGES.
 Il manque à toutes les convenances.

GERMAIN.
 C'est un affront que je n'ai pas mérité.

Mad. DE SENANGES.

Il faut te venger.

GERMAIN.

Comment?

Mad. DE SENANGES.

En devinant ce qu'on veut te cacher.

GERMAIN.

Vous excitez ma curiosité.

Mad. DE SENANGES.

C'est le moyen de te rendre plus actif. Allons, il faut que Saint-Alme se marie dès demain.

GERMAIN.

C'est le plus prudent.

Mad. DE SENANGES.

Habitué dès l'enfance à se voir, à s'aimer, à se faire confiance de leur tendresse mutuelle, rien jusqu'ici n'a pu troubler l'union charmante de Saint-Alme et d'Emilie; mais l'amour trop paisible, l'amour que la crainte ne tourmente jamais, finit par devenir une habitude.

GERMAIN.

Peut ressembler à l'amitié.

Mad. DE SENANGES.

On s'aime sans y penser.

GERMAIN.

Sans même prendre la peine de se le dire.

Mad. DE SENANGES.

L'ame est occupée, l'imagination reste inactive, et, par malheur, celle de mon petit-fils est vive, ardente, romanesque à l'excès...! peut-être quelque passion naissante... Saint-Alme est fort aimable; nous accueillons avec plaisir un homme aimable... son esprit nous enchante, son amour nous intéresse... le charme opère... et... on ne sait pas... souvent...

GERMAIN.

Vous m'y faites penser, madame.

Mad. DE SENANGES.

Aurais-tu remarqué?...

GERMAIN.

Je me suis aperçu qu'il avait un air...

Mad. DE SENANGES.

Rêveur....

GERMAIN.

Réfléchi....

Mad. DE SENANGES.

Quand on aime, on ne réfléchit pas. Perdre un instant de plaisir c'est perdre un siècle de bonheur. Comment! tu n'as pas démêlé, dans ses discours?...

GERMAIN.

Il est silencieux.

MAD. DE SÉNANGES.

C'est dommage.

GERMAIN.

Cependant je l'ai surpris plusieurs fois...

MAD. DE SÉNANGES.

Avec quelqu'un ?

GERMAIN.

Non. Seul, et se promenant à grands pas dans les allées les plus solitaires du jardin.

MAD. DE SÉNANGES.

Cela devient sérieux.

GERMAIN.

J'ai voulu l'aborder ; il a quitté la place.

MAD. DE SÉNANGES.

Il y a là-dessous un mystère qu'il faut absolument que je connaisse.

GERMAIN.

Cela sera difficile...

MAD. DE SÉNANGES.

Comment ! toi que j'ai mis auprès de mon petit-fils en qualité de surveillant, tu ignorerais... Si tu ne viens pas à bout de découvrir ce secret, ta réputation est perdue.

GERMAIN.

Ma réputation est perdue !

MAD. DE SÉNANGES.

Oui. Tu rentres à jamais dans la classe de ces valets obscurs, sans moyens, sans génie, que le moindre obstacle intimide ; Frontins dégénérés que le sort a frappés de nullité.

GERMAIN.

Quelle affreuse perspective ! vous me faites trembler.

MAD. DE SÉNANGES.

Sois donc plus adroit ; et avant deux heures que ton maître enfin, replacé sous l'autorité de son mentor, n'ait plus rien de caché pour toi. A vingt ans, le secret de nos passions est toujours sur le bord de nos lèvres.

GERMAIN.

Comptez sur moi, madame ; vous ne m'aurez pas en vain rappelé à l'honneur. Le génie de Mascarille plane sur ma tête ; il m'échauffe, il m'inspire, et je cède à sa puissance. (Il sort).

SCÈNE V.

MAD. DE SÉNANGES.

Je ris ; cependant le changement de St.-A me m'inquiète ; si je diffère d'accomplir l'hymen projeté, quelque coquette fixera les regards de mon étourdi, le détachera insensiblement de ma bonne amie, et alors s'évanouiront toutes les espérances que je formais pour son bonheur.

L'Intrigue avant la Noce.

SCENE VI.

Mad. DE SENANGES, DARMINCOURT, EMILIE, LISBETH.

DARMINCOURT, *dans la coulisse.*

Ah çà ! êtes-vous las de me faire traverser tant d'appartemens ?

MAD. DE SENANGES.

C'est la voix de mon frère.

DARMINCOURT *entrant.*

La verrai-je enfin, cette chère Sophie ?

MAD. DE SENANGES *allant au-devant de lui.*

Mon frère !

DARMINCOURT.

Je vous rencontre, ma sœur ; parbleu ! cela n'est pas aisé . . . Je croyais ne jamais arriver assez vite pour vous serrer dans mes bras.

MAD. DE SENANGES.

Mon ami !

DARMINCOURT, *à Lisbeth.*

Mademoiselle, vous voudrez bien me prévenir sitôt que Dubois sera arrivé : c'est mon coquin de valet de chambre ; l'ivrogne devrait être ici depuis deux heures . . . Il y a vingt ans que je le menace tous les jours de le chasser.

MAD. DE SENANGES.

Allez, Lisbeth.

(*Lisbeth sort.*)

SCENE VII.

Mad. DE SENANGE, EMILIE, DARMINCOURT.

DARMINCOURT.

Je l'embrasse donc cette bonne sœur !

MAD. DE SENANGES.

Darmincourt est près de moi ; il me semble ne jamais l'avoir quitté.

DARMINCOURT.

Il y a cependant, ma bonne amie, quinze ans que nous ne nous sommes vus.

MAD. DE SENANGES.

Qu'importe ! nos cœurs n'ont pas changé.

DARMINCOURT.

Oh ! non. Mais nos visages ? mais nous avons un peu vieilli.

MAD. DE SENANGES.

Vous croyez, mon frère.

DARMINCOURT.

Parbleu ! pour mon compte je m'en aperçois bien : le temps passe si vite.

MAD. DE SENANGES.

Eh bien ! laissons-le passer ; qui sait ? peut-être il nous oubliera :

DARMINCOURT.

Le vieillard est bien malin.

MAD. DE SENANGES.

Il y a tant de moyens de le tromper.

DARMINCOURT.

Toujours la même, ma sœur, toujours le même caractère; l'insouciance du plaisir et la gaieté du jeune âge. Je crois, mon amie, que vous ne changerez jamais.

MAD. DE SENANGES.

Ce n'est pas mon intention.

DARMINCOURT.

Et que vous êtes aussi folle qu'à vingt ans.

MAD. DE SENANGES.

Peut-être davantage. Croyez-moi, mon frère, la gaieté des vieillards fait l'éloge de leur jeunesse.

DARMINCOURT.

Vous pouvez ajouter de leur cœur.

MAD. DE SENANGES.

Savez-vous que c'est fort aimable d'avoir ainsi cédé au désir d'une vieille folle comme moi.

DARMINCOURT.

Ma foi, depuis quinze ans confiné dans une terre; libre de tous soins, de toute inquiétude, partageant mes jours entre la chasse que j'aime à la folie, l'étude que j'aime beaucoup, les plaisirs de la table que j'aimerai toujours, entouré de quelques amis que j'estime et qui trouvent mon vin passable, je ne croyais plus franchir désormais les limites de mon parc, et revoir cette brillante capitale.

EMILIE.

Que je vous sais gré, mon oncle, de vous être arraché pour nous à tant de jouissances.

DARMINCOURT.

Je reçois votre lettre qui m'annonce que ma présence est indispensable à Paris; que vous mariez St-Alme avec la petite Emilie, et que la fête ne serait pas complète sans moi... Une pareille raison me détermine: j'appelle mon valet-de-chambre: Dubois?...—Que veut monsieur?...—Remplis sur-le-champ deux malles de mes plus beaux habits.—Monsieur plaisante...—Maraud ne replique pas... Ma berline coupée, des chevaux de poste, et en route demain à quatre heures du matin. Dubois jure tout bas, mais il obéit. Les chevaux sont attelés; et tout occupé du plaisir de vous revoir, de contribuer à la félicité de deux enfans charmans, je quitte sans regret mon riant ermitage; je laisse derrière moi deux cents lieues, et j'arrive fidèle au rendez-vous de l'amitié.

EMILIE.

Et l'amitié avait compté sur votre exactitude.

DARMINCOURT.

Aimable enfant.

MAD. DE SENANGES.

Vous ne la reconnaissiez pas en arrivant, je parie.

DARMINCOURT.

Je le crois bien, lorsque je vins vous rendre visite au retour de mon voyage d'Italie, Saint-Alme avait à peine six ans, et Emilie trois; petite-nièce n'était pas plus haute que ça..... je la faisais sauter sur mes genoux.

ÉMILIE.

Je me le rappelle encore.

DARMINCOURT.

Mais elle promettait d'être fort jolie.

ÉMILIE.

Ai-je tenu parole, mon oncle ?

DARMINCOURT.

Que trop, morbleu !

MAD. DE SENANGES.

Il n'y a qu'à demander à Saint-Alme.

DARMINCOURT.

L'heureux coquin... sait-il apprécier son bonheur ?

ÉMILIE.

Il me paye du plus tendre retour.

DARMINCOURT.

Je voudrais bien voir qu'il s'avisât de jeter les yeux sur une autre femme, il aurait affaire à moi; j'aimerais mieux t'épouser moi-même, mon enfant, que de ne pas te savoir heureuse,

MAD. DE SENANGES.

Le remède ne serait-il pas pire que le mal ?

DARMINCOURT.

Nous avons une mauvaise habitude, ma sœur, c'est de toujours dire la vérité.

SCENE VIII.

Les Précédens, LISBETH.

LISBETH.

Monsieur, Dubois arrive à l'instant.

DARMINCOURT.

Le maraud, deux heures après moi. Sans adieu, ma sœur. Quel appartement me destinez-vous ?

MAD. DE SENANGES.

Le plus beau; mon ami Lisbeth va vous y conduire.

ÉMILIE.

Non, ma tante, souffrez que mon oncle n'ait pas d'autre guide que moi.

DARMINCOURT, à mad. de Senanges.

Il y a vingt ans un tel guide aurait pu facilement m'égarer.

MAD. DE SENANGES.

Oui, il y a vingt ans.

DARMINCOURT.

Allons, dans un instant je suis à vous; je suis tout au plaisir que

ce beau jour m'apprête ! l'idée d'une noce me rajeunit, quoique jamais je n'aie voulu me marier... Ai-je bien, ai-je mal fait ?..

MAD. DE SENANGES.

A notre âge, mon ami, il faut se contenter d'être heureux du bonheur des autres.

DARMINCOURT.

Quand on ne peut pas faire autrement, c'est le plus sage (*l'embrasse sa sœur. Emilie le prend par le bras, et ils sortent avec Lisbeth*).

SCÈNE IX.

MAD. DE SENANGES, seule.

Tandis que mon frère va prendre un instant de repos, occupons-nous des intérêts de S. Alme, et tâchons de le ramener aux pieds d'Emilie. . . La chose ne sera peut-être pas très-facile, sur-tout si son cœur est épris d'un autre objet ; mais j'aime assez les difficultés ; il y a de la gloire à les surmonter... Je ne me trompe pas, il traverse le jardin. S. Alme... S. Alme...

SCÈNE X.

S. ALME, MAD. DE SENANGES.

MAD. DE SENANGES *allant à lui et lui prenant la main.*

Ah ! vous ne m'échapperez pas, monsieur le transfuge.

S. ALME (*d part.*)

Je suis pris.

MAD. DE SENANGES.

Il y a assez long-temps que je ne vous ai vu, j'espère.

S. ALME.

Mais quelques jours seulement se sont écoulés.,,

MAD. DE SENANGES.

Est-ce que tu me boudes ?

S. ALME.

Moi, grand-maman ? pas du tout... Mais si vous saviez.

MAD. DE SENANGES.

Et voilà précisément ce qui me contrarie, c'est que je ne sais rien... et que je veux tout savoir, entendez-vous, monsieur ? Mais, dis-moi donc, cher enfant ce que tu deviens ?

S. ALME.

Plus tard je vous instruirai... mais dans ce moment.

MAD. DE SENANGES.

Il n'y a pas d'affaire qui tienne, le plus important est de t'expliquer avec moi.

S. ALME (à part.)

Cruelle alternative!

MAD. DE SENANGES.

Venons . u fait... je n'aime pas les longueurs.

S. ALME *voulant s'en aller.*

Si vous permettiez...

MAD. DE SENANGES.

Non : tu ne sortiras pas.

S. ALME.

Inte rogez donc , me voilà prêt à vous répondre.

MAD. DE SENANGES.

Est-ce que tu ne veux plus te marier?

S. ALME.

Pardonnez-moi.

MAD. DE SENANGES.

Eh bien! tout est prêt.

S. ALME.

Déjà?

MAD. DE SENANGES.

Et demain la noce.

S. ALME.

Demain?

MAD. DE SENANGES.

Pas plus tard.

S. ALME.

Comme vous êtes Vive!

MAD. DE SENANGES.

C'est mon caractère.

S. ALME

Mais songez donc , grand-maman , que je suis bien jeune.

MAD. DE SENANGES.

Si j'avais voulu t'écouter, je t'aurais marié à quinze ans.

S. ALME.

J'en ai à peine vingt.

MAD. DE SENANGES.

Tant mieux, tu aimeras plus long-temps. Emilie est si intéressante!

S. ALME.

Je rends justice à ses excellentes qualités...

MAD. DE SENANGES.

C'est un trésor que je te donne là, mon fils. Une épouse modeste et sage, ce qui est rare; qui élèvera bien ses enfans, ce qui ne se voit plus guère; et qui n'aimera que son mari, ce qui ne se voit presque plus.

S. ALME.

Emilie réunit tous les avantages qui doivent faire le bonheur d'un époux... mais.

MAD. DE SENANGES.

Je ne veux pas de mais... il faut que tu te maries.

S. ALME.

Je me marierai...

MAD. DE SENANGES.

Et dès demain.. Je brûle de voir autour de moi cinq ou six petits marmots qui m'amuseront de leur babil, qui me feront des niches, casseront mes lunettes, et me feront rire et gronder tout à la fois.

S. ALME.

Ayez encore un peu de patience.

MAD. DE SENANGES.

De la patience ! de la patience !

S. ALME.

Ce n'est pas la vertu...

MAD. DE SENANGES.

Des vieillards ? non sans doute, parce qu'ils n'ont pas le temps d'attendre.

S. ALME.

Tenez, chère maman, je voudrais bien céder à vos désirs, mais cela m'est impossible..

MAD. DE SENANGES.

Impossible ?

S. ALME.

Faut-il tout vous avouer ?

MAD. DE SENANGES.

Parle.

S. ALME.

Je suis amoureux...

MAD. DE SENANGES.

De ta cousine.. ? J'en suis ravi !

S. ALME.

Non : d'une autre personne.

MAD. DE SENANGES.

D'une autre personne ?

S. ALME.

Charmante !

MAD. DE SENANGES.

C'est un enfantillage.

S. ALME.

C'est très-sérieux.

MAD. DE SENANGES.

Comment se nomme-t-elle ?

S. ALME.

Je n'en sais rien.

MAD. DE SENANGES.

Où demeure-t-elle ?

S. ALME.

Je l'ignore.

MAD. DE SENANGES.

Sa famille ?

S. ALME.

M'est inconnue.]

MAD. DE SENANGES.

Sa fortune?

S. ALME.

Est un secret pour moi.

MAD. DE SENANGES.

Où l'as-tu vue?

S. ALME.

Nulle part.

MAD. DE SENANGES.

Tu en as donc entendu parler?

S. ALME.

Jamais.

MAD. DE SENANGES.

Mon cher petit-fils...

S. ALME.

Ma bonne maman?

MAD. DE SENANGES.

Je ne vous presse plus de vous marier.

S. ALME.

Que de bonté!

MAD. DE SENANGES.

Ce n'est pas une femme qu'il vous faut, mais une place aux petites maisons, et je vais tout ordonner pour vous y faire loger convenablement. (elle sort.)

SCENE XI.

SAINT-ALME, seul.

Ma bonne maman a raison, et sa colère, après tout est fort légitime. . . . Oui, je suis fou, oh! décidément fou! . . . Quoi! au moment d'épouser une jeune personne charmante, qui réunit à la beauté, toutes les vertus, avec laquelle j'ai été élevé, qui m'aime. Au moment de former des nœuds si désirés. . . je m'avise de devenir éperduement amoureux d'une femme. . . que je ne connais pas et dont l'existence n'est peut-être qu'une chimère. . . mais s'il existe, s'il respire, cet être céleste, que de charmes doivent être son partage. . . d'ailleurs n'est-il pas cruel, à mon âge, de se marier sans avoir eu au moins une intrigue, quelque aventure bien extraordinaire, bien piquante, celle-ci ne commence pas mal, un portrait trouvé. . . c'est déjà un véritable roman, qui sait, je suis peut-être réservé aux plus brillantes aventures. . . (il tire un portrait qu'il regarde avec enthousiasme.) Quelle physionomie expressive! que de grâces dans cette figure enchanteresse, que d'esprit, de finesse dans le regard, quel enjouement dans cet aimable sourire. . . Ah!

je donnerais ma vie pour contempler un instant, un seul instant l'original de ce portrait: (Il pose ses lèvres sur le portrait et le considère avec extase.)

SCÈNE XII.

SAINT-ALME, GERMAIN.

GERMAIN, à part.

Quel objet excite donc ainsi ses transports?..

S. ALME

Il n'en manquerait plus rien à mon bonheur.

GERMAIN, à part.

Un portrait... Tâchons de voir... .

S. ALME, apercevant Germain serre le portrait.

Ah! c'est toi, Germain.

GERMAIN, à part.

Maudit contre-tems!

S. ALME

Approche.

GERMAIN

Je craindrais de troubler votre solitude.

S. ALME

Je ne suis pas seul.

GERMAIN

Bah!...

S. ALME

Eh non, te dis-je.

GERMAIN

Une personne était avec vous?

S. ALME

Sans doute.

GERMAIN

Qu'est-elle devenue?

S. ALME

Elle est ici.

GERMAIN

Cependant, excepté vous et moi...

S. ALME

Nous ne nous quittons jamais.

GERMAIN, à part.

Est-ce que sa raison délogerait...

S. ALME

Que dis-tu?

GERMAIN

Ma foi, monsieur, je ne sais trop que dire.

S. ALME

Il faut, mon cher Germain, que je t'ouvre mon cœur.

L'Intrigue avant la noce.

GERMAIN, à part.

Je le tiens.

S. ALME

Aussibien, tu peux m'être utile.

GERMAIN, à part.

C'est où je l'attendais.

S. ALME

Je compte sur ton zèle et ton intelligence.

GERMAIN

Que faut-il faire ?

S. ALME

Découvrir la retraite de la plus jolie personne du monde.

GERMAIN

Comment sur le point d'épouser votre aimable cousine ?

S. ALME

Que veux-tu ? c'est une fatalité ! le repos, le bonheur de ma vie sont attachés à la découverte de cet objet enchanteur.

GERMAIN.

Vous ne l'avez donc jamais vu ?

S. ALME.

Je ne connais que son portrait.

GERMAIN.

Vous le tenez des mains de l'amour ?..

S. ALME.

Non, je l'ai trouvé.

GERMAIN.

Heureux hasard !

S. ALME.

Mon imagination n'est plus occupée que de cet objet divin ; plus je le contemple, plus je lui découvre de charmes ! .. (*lui montrant le portrait.*) Vois, mon cher Germain, fut-il jamais rien de plus parfait ?

GERMAIN.

C'est fort joli ; mais enfin ce n'est qu'une peinture froide et inanimée, qu'une figure de fantaisie, peut-être.

S. ALME.

C'est impossible... Ah ! si je juge de la beauté de l'original par les agrémens de la copie...

GERMAIN.

Vous avez, sans doute, fait bien des démarches pour découvrir un modèle si rare ?..

S. ALME.

Hélas ! mon cher Germain, vainement j'ai fréquenté les spectacles, les promenades, dans l'espoir de rencontrer la femme adorée que me représente cette image... toutes mes recherches ont été infructueuses, la plus légère ressemblance ne s'est pas offerte à mes regards. Tu seras peut-être plus heureux que moi, Germain.

GERMAIN.

D'abord , je suis de sang froid , la passion ne m'aveugle pas.

S. ALME.

C'est juste. Allons , mets-toi en campagne , parcours les jardins publics , rendez-vous assidus de toutes nos belles.

GERMAIN.

Le matin aux champs Elysées , à deux heures aux Tuileries , le soir à l'Opéra.

S. ALME.

Cours à tous les spectacles , ne dis rien , n'écoute rien ; mais l'œil au guet , la lorgnette braquée sur toutes les loges... passe en revue cette chaîne ravissante qu'offre la réunion de tant de physionomies enchanteresses.

GERMAIN.

Heureux messager de l'amour , je m'élançe sur les traces des belles.

S. ALME.

Voilà ma bourse , quand elle sera vide nous la remplirons.

GERMAIN.

Vivat , vous connaissez les grands moyens.

S. ALME.

Il me tarde d'avoir quelques nouvelles heureuses.

GERMAIN.

Avec de l'or , je trouverai cette personne admirable , fut-elle dans la Chine. (*Il va partir et revient sur ses pas.*) Cependant , monsieur , je fais une réflexion.

S. ALME.

Agis ; ne réfléchis pas.

GERMAIN.

Comment voulez-vous que je reconnaisse votre Dulcinée ?

S. ALME.

Tu as vu son portrait ?

GERMAIN.

Je n'ai jeté dessus qu'un coup-d'œil rapide.

S. ALME.

C'est assez pour que ses traits soient à jamais gravés dans ton esprit.

GERMAIN.

Vous jugez des autres par vous même.

S. ALME.

Eh bien ; je vais te rappeler tant d'attraits.

GERMAIN.

J'écoute. Il faudrait cependant mieux me confier le portrait.

S. ALME.

Non pas , apprends par cœur ce que je vais te dire.

GERMAIN.

Impossible.

- Essayons,
S. ALME.
GERMAIN.
- Soit.
S. ALME.
GERMAIN.
- Front élevé.
S. ALME.
GERMAIN.
- Front élevé.
S. ALME.
GERMAIN.
- Blanc comme l'ivoire.
S. ALME.
GERMAIN.
- Blanc comme l'ivoire.
S. ALME.
GERMAIN.
- Uni comme une glace.
S. ALME.
GERMAIN.
- Uni comme une glace.
S. ALME.
GERMAIN.
- Sourcils noirs et bien arqués
S. ALME.
GERMAIN.
- Sourcils noirs et bien arqués.
S. ALME.
GERMAIN.
- Des yeux pleins d'esprit et de sensibilité.
S. ALME.
GERMAIN.
- Des yeux pleins d'esprit et de sensibilité.
S. ALME.
GERMAIN.
- Un petit nez retroussé, et des lèvres, ah! des lèvres couleur de rose.
S. ALME.
GERMAIN.
- Et des lèvres, ah! des lèvres couleur de rose.
S. ALME.
GERMAIN.
- Un petit trou dans chaque joue.
S. ALME.
GERMAIN.
- Un petit trou dans chaque joue.
S. ALME.
GERMAIN.
- Enfin un menton bien arrondi, avec une fossette dans le milieu.
S. ALME.
GERMAIN.
- Enfin un menton bien arrondi, avec une fossette dans le milieu.
S. ALME.
GERMAIN.
- C'est très-bien, tu vois qu'avec un peu de bonne volonté.
S. ALME.
GERMAIN.
- C'est singulier, je ne me serais jamais cru autant de mémoire, mais souffrez que je répète un peu seul la leçon que je viens de prendre.
S. ALME.
GERMAIN.
- C'est perdre un tems précieux.
S. ALME.
GERMAIN.
- M'y voici. Front élevé comme l'ivoire, blanc comme une glace

S. - ALME.

Imbécille.

GERMAIN.

Yeux gris , sourcils bleus.

S. - ALME.

Que dis-tu donc ?

GERMAIN.

Menton de rose , bouche arrondie , avec une petite fossette pleine d'esprit et de sensibilité.

S. - ALME.

Maraud ! tu ne seras qu'un sot toute ta vie , une fossette pleine de sensibilité !

GERMAIN.

Est-ce que j'ai oublié quelque chose ?

S. ALME.

Est-ce ainsi que tu veux me prouver ton zèle.

GERMAIN.

Tenez , décidément , je ferai quelque bêtise . Le plus sûr , comme je vous le disais tout-à-l'heure , est de me confier le portrait.

S. - ALME.

Jamais ,

GERMAIN.

Eh bien , Monsieur , gardez-le ; aujourd'hui même j'aurais découvert votre belle... vous ne le voulez pas...

(Il va pour sortir.)

S. - ALME.

Germain !

GERMAIN , s'arrêtant dans le fonds.

Plait-il , monsieur.

S. - ALME.

Plus j'y réfléchis et plus je crois que tu as raison...

GERMAIN

C'est fort heureux.

S. - ALME.

Tiens... (Il lui donne le portrait.) Ne perds pas de tems.

GERMAIN.

Pas une minute.

S. - ALME.

En te confiant ce portrait...

GERMAIN.

Vous assurez le triomphe de vos amours.

S. - ALME.

Songez que je te donne la moitié de moi-même... Que dis-je ! ma vie est entre tes mains ! pars... réussis et dans une heure , rapporte-moi ce précieux trésor...

GERMAIN.

Dans une heure , vous serez le plus heureux des hommes , ou je suis le plus maladroit des valets. (Ils sortent chacun d'un côté.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DARMINCOURT, Mad. DE SÉNANGES.

MAD. DE SÉNANGES.

Calmez-vous mon cher Darmincourt.

DARMINCOURT.

Cela est bien aisé à dire.

MAD. DE SÉNANGES.

Et plus facile à faire.

DARMINCOURT.

Il y a quinze jours que je n'ai grondé personne.

MAD. DE SÉNANGES.

C'est un peu long pour vous, j'en conviens.

DARMINCOURT.

Pour me bien porter, il faut que je me fâche au moins trois fois par semaine, la colère est un besoin.

MAD. DE SÉNANGES.

La gaiété est l'âme de la vie.

DARMINCOURT.

Vous trouvez à tout un côté plaisant.

MAD. DE SÉNANGES.

C'est le moyen de ne m'affliger de rien.

DARMINCOURT.

Ainsi donc, ma sœur, vous n'êtes pas comme moi, irritée contre S.-Alme.

MAD. DE SÉNANGES.

Son âge est son excuse.

DARMINCOURT.

Votre petit-fils est un impertinent.

MAD. DE SÉNANGES.

C'est un étourdi.

DARMINCOURT.

Depuis quatre heures que je suis ici, n'être pas encore venu m'embrasser...

MAD. DE SÉNANGES.

Il a tort : mais il vous aime.

DARMINCOURT.

Jolie manière de me le prouver.

MAD. DE SENANGES.

N'est-il pas le premier puni ?

DARMINCOURT.

Si une fois je l'attrape , je lui fais une leçon. . .

MAD. DE SENANGE.

Qu'il entendra...

DARMINCOURT.

Sans en profiter , n'est-ce pas ?

MAD. DE SENANGES.

Cela se pourrait bien.

DARMINCOURT.

Serait-il sourd à la voix de la sagesse ?

MAD. DE SENANGES.

Il n'écoute que celle du plaisir.

DARMINCOURT.

C'est un mauvais sujet.

MAD. DE SENANGE.

Que notre Emilie trouve fort aimable.

DARMINCOURT.

Et qui, je crois , s'occupe de toutes les femmes excepté de celle qui lui est destinée.

MAD. DE SENANGES.

Voilà ce que je ne lui pardonnerais pas .

DARMINCOURT.

Je le déshériterai.

MAD. DE SENANGES.

Vous le dites.

DARMINCOURT.

Et je le ferai.

MAD. DE SENANGES.

Non.

DARMINCOURT.

Non ? savez vous ma sœur...

MAD. DE SENANGES.

Je sais que vous êtes garçon.

DARMINCOURT.

Par bonheur...

MAD. DE SENANGES.

Fort riche , et que vous voyez d'avance dans mon petit fils...

DARMINCOURT.

Un ingrat.

MAD. DE SENANGES.

Un enfant charmant , auquel vous destinez un brillant héritage.

DARMINCOURT.

Vous croyez donc ?...

MAD. DE SENANGES.

Je crois que si S.-Alme paraissait , vous ne penseriez plus qu'à le serrer dans vos bras...

DARMINCOURT.

Eh bien... vous pourriez avoir raison.

MAD. DE SENANGES

J'en suis sûre.

DARMINCOURT.

Mais je le gronderai.

MAD. DE SENANGES.

Ah ! je vous le permets.

DARMINCOURT.

Et il épousera Emilie.

MAD. DE SENANGES

Ce soir.

DARMINCOURT.

Non : quand il sera plus sage.

MAD. DE SENANGES.

Vous ne voulez donc pas qu'il se marie ?

DARMINCOURT.

Qu'il ne compte pas trop sur mes bontés.

MAD. DE SENANGES.

Moi , je parierais qu'il y compte beaucoup.

DARMINCOURT.

Je pourrais me lasser...

MAD. DE SENANGES.

D'être bon ? jamais.

DARMINCOURT.

Ne vous y fiez pas... quand une fois je... Je vous en prie, ma sœur... si cet étourdi rentrait, envoyez le moi, je l'attendrai pour déjeuner.

MAD. DE SENANGES.

Vous n'êtes donc plus en colère ?

DARMINCOURT.

Est-ce que je me suis fâché ?

MAD. DE SENANGES.

Vous nous avez essayé.

SCENE II.

MAD. DE SENANGES seule.

Maudit enfant, je m'intéresse encore à toi quand tu me causes une inquiétude mortelle... (Elle sonne.) Où passe-t-il ses journées entières ?...

SCENE III.

MAD. DE SENANGES, un Domestique.

MAD. DE SENANGES.

Sachez si Germain est rentré. Ah ! le voici... Laissez-nous.
(Le Domestique sort.)

SCENE IV.

Mad. DE SENANGES, GERMAIN.

MAD. DE SÉNANGES.

Eh bien ?

GERMAIN.

Vivat ! madame. La victoire est à nous.

MAD. DE SÉNANGES.

Comment ?

GERMAIN.

Nous sommes maîtres du sort de l'ennemi.

MAD. DE SÉNANGES.

Explique-toi.

GERMAIN.

Empressé d'obéir à vos ordres, je cherchais partout mon maître, quand je l'ai rencontré...

MAD. DE SENANGES.

Avec sa nouvelle conquête ?

GERMAIN.

Non ; avec son portrait.

MAD. DE SENANGES.

Avec son portrait ?

GERMAIN.

Oui, madame, nous ne sommes encore amoureux que d'un portrait.

MAD. DE SENANGES.

Quelle bisarerie !

GERMAIN.

J'ai eu l'art de l'amener à me confier la copie, et je suis chargé de découvrir l'original.

MAD. DE SENANGES.

Voyons.

GERMAIN.

S'il arrivait...

MAD. DE SENANGES.

Nous sommes bien seuls.

GERMAIN.

Tenez, madame, voilà l'objet de nos ardeurs fidèles.

MAD. DE SENANGES.

Ah !... c'est là...

GERMAIN.

Il n'y a rien de bien étonnant, n'est-ce pas ?

MAD. DE SENANGES.

Eh ! mais...

GERMAIN.

De petits yeux qui ne disent rien.

MAD. DE SENANGES.

Au contraire, je leur trouve beaucoup d'expression...

L'Intrigue avant la noce.

GERMAIN.

Mais, au total, il n'y a pas là de quoi faire tourner la tête à un joli homme, qu'en pensez-vous, madame ?

MAD. DE SENANGES.

Cela dépend des goûts.

GERMAIN.

Il me vient une idée, madame.

MAD. DE SENANGES.

Quelle est-elle ?

GERMAIN.

Pour détruire l'enchantement de M. de S.-Alme, je lui dirai que j'ai vu effectivement l'original du portrait...

MAD. DE SENANGES.

Ensuite ?

GERMAIN.

Qu'il est affreux.

MAD. DE SENANGES.

Il ne te croira pas, l'imagination embellit tout.

GERMAIN.

Et que sans doute le peintre, amoureux de son modèle, en traçant la copie, a plus consulté son cœur que la vérité.

MAD. DE SENANGES.

Et s'il veut juger par lui-même ?

GERMAIN.

Ah ! diable ! je n'y pensais pas.

MAD. DE SENANGES.

Tu manquerais ton but.

GERMAIN.

Et mon maître, pourrait bien ne pas me manquer...

MAD. DE SENANGES.

N'est-ce pas lui que je vois au bout du jardin ?

GERMAIN.

Lui-même... je me sauve.

MAD. DE SENANGES.

Non, suis-moi... je vais te faire part d'un projet... il faut tous conspirer contre cet étourdi... pour le forcer d'être heureux. Oui, l'idée est folle, bizarre, et quand la gaieté m'inspire, j'ai toujours de l'esprit... (Ils sortent.)

SCENE V.

S. - ALME, *entre précipitamment.*

Germain tarde bien à revenir... chaque moment accroît mon impatience... Aura-t-il enfin découvert cette femme charmante, qui depuis quatre jours occupe ma pensée... Cet être imaginaire, objet de tous mes désirs !... le maladroit se sera rebuté, après quelques démarches inutiles... Pourquoi lui ai-je confié ce por-

trait ? .. j'aurais pu moi-même... il n'aura pas mis ce zèle, cette activité sans lesquels on ne réussit à rien... Peut-être aussi, au moment où je parle, plus heureux que moi... Dieu ! Emilie !... comment l'éviter.

SCENE VI.

EMILIE, S. - ALME,

EMILIE.

On vous rencontre enfin, monsieur.

S. - ALME.

Des affaires indispensables...

EMILIE.

Je conçois aisément que la veille d'un mariage...

S. - ALME, à part.

La veille d'un mariage...

EMILIE.

Un mari galant.

S. - ALME, à part.

Si Germain rentrait...

EMILIE.

Empressé comme vous l'êtes...

S. - ALME.

Pourriez vous douter de mon attachement ?

EMILIE.

Ah ! mon ami, je vous connais trop bien.

S. ALME (à part.)

Elle est cependant charmante !

EMILIE.

Dans un si beau jour, je ne veux songer qu'au plaisir ; car c'est demain que le notaire...

S. ALME.

Irrévocablement ?

EMILIE.

Vous l'avez désiré aussi vivement que moi.

S. ALME.

Sans doute... (à part) aimable impatience... Pourquoi faut-il... ?

EMILIE.

Ma tante est au comble de la joie !

S. ALME (à part)

Cependant elle sait...

EMILIE.

Monsieur Darmincourt.

S. ALME.

Mon oncle ?..

EMILIE.

Est impatient de signer notre contrat.

S. ALME (à part.)

Quel embarras!

ÉMILIE.

Mon ami, vous n'êtes pas tranquille; je vous trouve distrait, embarrassé...

S. ALME.

Moi?

ÉMILIE.

Vous me préparez sans doute une surprise, et ma présence vous gêne.

S. ALME (à part.)

Il n'est que trop vrai..

ÉMILIE.

Mettez-moi au fait de tous vos projets..

S. ALME.

Ma chère Emilie, j'attends ici...

ÉMILIE.

Eh bien, oui, je le devine, vous voulez être seul.

S. ALME.

Oui...

ÉMILIE.

Le bijoutier va venir..

S. ALME.

Oui.

ÉMILIE.

Vous me destinez une jolie parure...

S. ALME.

Précisément.

ÉMILIE.

Je sais que vous avez du goût...

S. ALME.

Le désir de vous plaire..

ÉMILIE.

Est le seul qui vous guide, j'en suis persuadée.

S. ALME (à part.)

Heureuse confiance!

ÉMILIE.

Depuis quatre jours nous ne vous voyons pas : eh bien, je sais pourquoi.

S. ALME.

Ah! vous savez.

ÉMILIE.

Tout.

S. ALME (à part.)

Madame de Senanges aurait-elle dit...

ÉMILIE.

Avouez, ou je vais vous épargner la peine de mentir..

S. ALME.

De mentir... vous croyez...

EMILIE.

Lh bien, oui, monsieur le discret; depuis quatre jours vous n'êtes occupé que de chercher, que d'acheter tout ce qui doit embellir la corbeille de mariage que vous allez m'offrir.

S. ALME.

Mais....

EMILIE.

J'ai deviné, n'est-ce pas?

S. ALME.

On ne peut mieux.

EMILIE.

Allons, un peu de confiance.. ne craignez rien, je feindrai.. la surprise à merveille.

S. ALME aperçoit dans le jardin Germain, qui lui fait signe qu'il veut lui parler.

Germain!...

EMILIE.

Ah! mon cher S. Alme, vous vous donnez beaucoup de peine pour rien.

SCENE VII.

Les Précédens, GERMAIN, un peu dans le fonds.

S. ALME, bas à Germain.

Tâche qu'Emilie nous laisse seuls un instant.

GERMAIN.

Mademoiselle, monsieur Darmincourt vous attend pour aller à la promenade.

EMILIE.

Et comment le sais-tu..? mon oncle est dans son appartement, et tu viens du jardin...

GERMAIN.

Je vous proteste..

EMILIE.

Oui, tu n'es pas plus adroit que ton maître; vous dissimulez tous deux fort mal.. J'ai vu vos signes d'intelligence, mais je sors... et pour vous faire plaisir, je vais rejoindre mon oncle qui ne m'attend pas.. Adieu, S. Alme.. plus d'absences au moins; car je suis jalouse de ce que j'aime.. Dépêchez-vous de faire toutes les folies que votre amour pour moi pourra vous inspirer, et désormais soyons inséparables!... Mon ami, vous êtes bien habile... mais je suis curieuse... et je devine au premier mot. Adieu, S. Alme. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

S. ALME, GERMAIN.

Enfin elle est partie. S. ALME.
Vous êtes au supplice. GERMAIN.
Que sais-tu ? S. ALME.
Tout. GERMAIN.
Heureux hasard. S. ALME.
Enfin je l'ai vu. GERMAIN.
L'original de ce portrait charmant ? S. ALME.
Ah ! monsieur ! GERMAIN.
La copie ? S. ALME.
N'est rien auprès du modèle. GERMAIN.
Où as-tu vu cette créature adorable ? S. ALME.
Rue de Richelieu, dans un magasin de modes, où elle faisait
quelques emplettes. GERMAIN.
Il fallait la suivre. S. ALME.
C'est ce que j'ai fait ! . . Dieu ! quelle jolie personne ! GERMAIN.
Tu m'enchantes ! S. ALME.
Une taille. GERMAIN.
Délicieuse ! . . S. ALME.
Une figure. GERMAIN.
Céleste ! . . S. ALME.

GERMAIN.

Et des yeux..

S. ALME.

Comme on n'en voit pas. C'est l'amour sous la forme d'un ange.

GERMAIN.

Vous achevez son portrait.

S. ALME.

Et comment la nomme-t-on?

GERMAIN.

Son nom?

S. ALME.

Maladroit, tu n'auras pas demandé...

GERMAIN.

Si fait... on la nomme mademoiselle Clorinde.

S. ALME.

Et comment sais-tu?

GERMAIN.

Lorsque je les aperçus, elles se disposaient toutes deux à sortir du magasin.

S. ALME.

Comment, toutes deux!

GERMAIN.

Mademoiselle Clorinde était accompagnée d'une vieille gouvernante.

S. ALME.

Fâcheux contretemps!..

GERMAIN.

Pas du tout!.. Elles sortent donc... je les suis de loin; elles prennent la rue Saint-Honoré, traversent les Champs-Élysées et entrent..

S. ALME.

Où?

GERMAIN.

A l'hôtel de France.

S. ALME.

La maison voisine?

GERMAIN.

Précisément.

S. ALME.

Quel bonheur! Mais je croyais cette maison inhabitée?

GERMAIN.

Elle est louée depuis quinze jours: j'arrive presque aussitôt qu'elles: et déjà je me disposais à interroger le portier que je connais pour le bavard le plus déterminé, lorsque la vieille gouvernante entra dans la loge. J'examine cet antique visage... C'est Jacinthe, la femme-de-chambre d'une danseuse de l'Opéra; nous avons été très-bien autrefois.

S. ALME.

Favorable rencontre!

GERMAIN.

Elle se rappelle mes traits.. Je parle, je suis reconnu; et, sans lui laisser le temps de m'accabler de questions inutiles, je prends l'initiative, je l'interroge vivement, je la presse de répondre, et j'apprends que depuis six ans elle et en province auprès d'un vieux célibataire fort riche, fort avare; que cet avare s'appelle Durocher; qu'il est quinteux, brutal et jaloux à la rage de l'aimable Clorinde sa jeune pupille qu'il veut épouser, et qui ne peut le souffrir.

S. ALME.

Je le crois bien.

GERMAIN.

Arrivé depuis quinze jours pour suivre un procès de la plus grande importance, notre tuteur, loin de permettre à Clorinde de jouir des plaisirs de la capitale, l'a ensevelie au contraire dans la retraite la plus profonde.

S. ALME.

Le barbare!...

GERMAIN.

Enfin il la traite avec tant de rigueur, qu'elle finira certainement par en mourir de chagrin.

S.-ALME.

Il faut arracher Clorinde à ce cruel esclavage.

GERMAIN.

Peu satisfait de ces premiers renseignemens, j'ai voulu faire plus encore pour vous. Instruit par Jacinthe que son maître n'avait pas amené de domestique et qu'il en cherchait un, je me suis présenté... j'ai feint un air de bonhomme, de candeur... j'ai l'air ingénu quand je veux... Bientôt j'ai gagné la confiance du vieux cerbère, en flattant sa passion dominante, la jalousie.

S.-ALME.

Excellent moyen! et quand entres-tu chez le tuteur?

GERMAIN.

Dans une heure.

S.-ALME.

Ah! mon cher Germain, je te regarde désormais comme mon meilleur ami.

GERMAIN.

Ce n'est pas tout, monsieur.

S.-ALME.

Comment!

GERMAIN, *à part.*

Allons! un grand coup qui achève de l'étourdir.

S.-ALME.

Qu'as-tu donc appris de plus?

GERMAIN.

Vous ne connaissez pas toute l'étendue de votre bonheur.

S.-ALME.

Qu'entends-je!...

GERMAIN.

On vous aime autant que vous aimez.

S.-ALME.

Tu plaisantes.

GERMAIN.

En vérité.

S.-ALME.

Clorinde ne m'a jamais vu.

GERMAIN.

Pardonnez-moi.

S.-ALME.

Dans quel endroit ?

GERMAIN.

Dans le jardin de votre grand-maman. A votre aspect un trouble involontaire s'est emparé de son ame : dix fois elle a levé sa jalousie pour vous contempler plus à son aise.

S.-ALME.

Serait-il possible !

GERMAIN.

Et toujours elle se retirait au désespoir de ce que vous ne preniez pas seulement la peine de la regarder.

S.-ALME.

Où donc avais-je les yeux ?

GERMAIN.

Enfin, passant près de vous aux Champs-Élysées, elle a laissé exprès tomber son portrait à vos pieds.

S.-ALME.

Exprès ?

GERMAIN.

Dans l'espérance que ses traits feraient sur vous quelque impression.

S.-ALME.

Quelqu'impression !... Ah ! Dieu !

GERMAIN.

Et que vous entreprendriez tout pour la délivrer d'un tyran qui l'opprime.

S.-ALME.

Ah ! elle m'a bien jugé : je ne trahirai pas son espoir. Non, adorable Clorinde, vous n'aurez pas en vain réclamé mon secours... Affreuse incertitude ! vous n'existez donc plus pour moi ! Je connais cet objet charmant que mon imagination se plaisait à parer de tous les charmes, de toutes les vertus !... Germain, ne perdons pas un instant : l'amour commande, il faut obéir, et briser les fers de la beauté.

(Il sort.)

GERMAIN.

Je vous suis.

SCENE IX.

GERMAIN, *seul.*

Je suis content de moi.

SCENE X.

Mad. DE SENANGES, GERMAIN.

Mad. DE SENANGES.
Ton maître s'éloigne.

GERMAIN.
Enchanté, ravi!

Mad. DE SENANGES.
Notre projet?

GERMAIN.
Délicieux!

Mad. DE SENANGES.
Le succès?

GERMAIN.
Assuré.

Mad. DE SENANGES.
Tes discours?

GERMAIN.
Ont produit un effet merveilleux : il est à nous.

Mad. DE SENANGES.
Bravo ! Germain.

GERMAIN.
Il ne fera que ce que nous voudrons, ne dira que ce que nous aurons intérêt à lui faire dire.

Mad. DE SENANGES.
Prends garde, il a de l'esprit.

GERMAIN.
Il est amoureux.

Mad. DE SENANGES.
Beaucoup d'adresse.

GERMAIN.
Mais pas d'expérience. Avec une imagination comme la sienne, on est le jouet de toutes les intrigues : devinez où il est maintenant ?

Mad. DE SENANGES.
A la recherche de sa bien aimée.

GERMAIN.
A examiner les dehors de l'enceinte qui renferme tant de charmes.

Mad. DE SENANGES.
Que de projets plus foux les uns que les autres doivent germer

dans sa tête. Il ne faudrait pas, Germain, le quitter trop longtemps.

GERMAIN.

Soyez sans inquiétude, madame, l'impatience et la nécessité le ramèneront près de moi : mon génie est son étoile.

MAD. DE SENANGES.

Guide-le donc vers le but que nous voulons atteindre.

GERMAIN.

Il y marche à grands pas, et je vous répons de la rapidité de sa course. *(Il sort.)*

SCENE XI.

MAD. DE SENANGES.

Germain est un serviteur impayable... Voilà mon frère.

SCENE XII.

DARMINCOURT, MAD. DE SENANGES.

DARMINCOURT.

Savez-vous, ma sœur, que je n'ai jamais vu de maison pareille à la vôtre. On s'évite, on se cherche, on se parle à l'oreille, on se fait des signes auxquels le diable ne comprendrait rien. Il y a deux heures que je suis seul : sans que personne ne se dispose à venir me tenir compagnie.

MAD. DE SENANGES, à part.

Mon frère est l'homme qu'il nous faut.

DARMINCOURT.

Ne voilà-t-il pas que vous parlez bas aussi.

MAD. DE SENANGES, à part.

Il remplira ce rôle à merveille.

DARMINCOURT.

Ah! morbleu! c'est aussi par trop me faire enrager... On projette, on médite quelque chose ici.

MAD. DE SENANGES.

Cela se pourrait bien.

DARMINCOURT.

Tout le monde, excepté moi, a l'air d'être dans la confidence.

MAD. DE SENANGES.

Il ne tient qu'à vous de sortir d'incertitude.

DARMINCOURT.

Je ne demande pas mieux.

MAD. DE SENANGES.

Ecoutez-moi, mon frère.

DARMINCOURT.

Oh! mon Dieu, j'écoute.

MAD. DE SENANGES.

Vous êtes arrivé de province il y a quinze jours?

DARMINCOURT.

Il n'y a pas quinze heures.

MAD. DE SENANGES.

Vous logez à l'hôtel de France, ici près?

DARMINCOURT.

Vous me chassez donc?

MAD. DE SENANGES.

Vous venez ici pour faire juger un procès?

DARMINCOURT.

Je n'en ai jamais eu.

MAD. DE SENANGES.

Votre pupille vous a accompagné?

DARMINCOURT.

Etes-vous folle?

MAD. DE SENANGES.

C'est une fille charmante.

DARMINCOURT.

C'est ainsi que je les aime; mais...

MAD. DE SENANGES.

Vous êtes amoureux?

DARMINCOURT.

Je suis... Ecoutez donc, ma sœur... on est encore vert...

MAD. DE SENANGES.

Vous êtes jaloux?

DARMINCOURT.

Je n'ai jamais connu cette maladie-là; j'ai trompé quelques femmes, beaucoup m'ont trompé, nous sommes quittes..

MAD. DE SENANGES.

Vous êtes avare?

DARMINCOURT.

On m'a toujours reproché d'être prodigue..

MAD. DE SENANGES.

Grondeur. .

DARMINCOURT.

Ah! je passe condamnation sur cet article. .

MAD. DE SENANGES.

Brutal à l'excès.

DARMINCOURT.

Corbleu! est-ce pour entendre ces jolies choses que vous me retenez ici? Quel démon guide donc votre pinceau pour tracer de moi un si joli portrait...?

MAD. DE SENANGES.

Vous êtes amoureux de votre pupille?

DARMINCOURT.

Encore ma pupille.

MAD. DE SENANGES.

Qui vous hait à l'égal de la mort.

DARMINCOURT.

Vous me ferez sortir de mon caractère.. et oublier.. Ah! ça dis-moi, ma chère Sophie, y a-t-il long-temps que ton cerveau est timbré?

MAD. DE SENANGES.

Je ne fus jamais plus raisonnable.

SCENE XIII.

Les Précédens, LISBETH.

LISBETH.

Madame, Germain peut-il entrer?

MAD. DE SENANGES.

Oui.

(*Lisbeth sort.*)

DARMINCOURT.

Ah! Germain est un des agens...

SCENE XIV.

Les Précédens, LISBETH, GERMAIN.

GERMAIN.

Tout est disposé, madame; le nouveau locataire peut aller prendre possession.

MAD. DE SENANGES.

Vous entendez, mon frère, votre nouvelle demeure est préparée?

GERMAIN.

Oui, monsieur, votre maison est montée: j'entre dès à présent à votre service.

MAD. DE SENANGES.

Et Lisbeth est commise à la garde de votre pupille?

DARMINCOURT (*à part.*)

Cette pauvre sœur!

MAD. DE SENANGES.

J'entends quelqu'un; vite, mon frère, à votre toilette. J'ai un habit délicieux à vous prêter.

DARMINCOURT.

Moi, me déguiser... Sommes-nous en carnaval?

MAD. DE SENANGES.

La folie est de tous les instans.

DARMINCOURT.

Il paraît que j'ai fait deux cents lieues pour venir ici jouer la comédie?

MAD. DE SENANGES.

Vous avez du naturel, de la gaité, vous serez parfait; venez avec moi, dans un instant nous allons tous entrer en scène.

(*Lisbeth, madame de Senanges, Darmincourt sortent.*)

SCENE XV.

GERMAIN.

A mon tour, maintenant.

SCENE XVI.

GERMAIN, S. ALME.

S. ALME.

Et vite, Germain, chez ton nouveau maître.

GERMAIN.

J'y cours à l'instant... vous avez vu, examiné la maison?

S. ALME.

Parfaitement.

GERMAIN.

Et que comptez-vous faire pour votre belle?

S. ALME.

Je-suis décidé à l'enlever.

GERMAIN.

Le parti est violent.

S. ALME.

Mais sûr.

GERMAIN.

Les murs sont bien hauts. . .

S. ALME.

Qu'importe?

GERMAIN.

D'ailleurs Clorinde ne peut pas descendre par la fenêtre.

S. ALME.

C'est juste.

GERMAIN.

Il faut qu'elle sorte par la porte.

S. ALME.

Eh bien! nous enfoncerons la porte.

GERMAIN.

Cela fera du bruit.

S. ALME.

J'y ai pensé.

GERMAIN.

Le tuteur viendra,

S. ALME.

Notis le tuerons,

GERMAIN.

Ne pourrions-nous pas trouver un moyen plus doux? Ne vaudrait-il pas mieux tâcher de vous introduire, comme voisin, auprès de monsieur du Rocher?

S. ALME.

Il doit être défiant.

GERMAIN.

Vous êtes adroit; mais comme le bonhomme est soupçonneux, et que vous êtes jeune, d'une figure agréable, il faudrait, je crois, tâcher de vous vieillir.

S. ALME.

Y penses-tu?

GERMAIN.

Oui: cela écarterait les soupçons... rien effarouche un jaloux.

S. ALME.

Que faire?

GERMAIN.

Eh parbleu! le moyen est tout trouvé. Prenez l'habit de votre grand-père... et sa large perruque... vous tromperez aisément Durocher, qui d'ailleurs a la vue basse.

S. ALME.

Oserais-je me présenter dans ce costume ridicule devant une jeune personne?

GERMAIN.

Ah! le chien d'amour-propre! Ne craignez rien, votre maîtresse est une personne pleine de sens et de raison.

S. ALME.

Allons: je m'abandonne à toi; mais je crains...

GERMAIN.

Fi donc! monsieur: point de vaines terreurs!.. la confiance, comme l'audace, est l'âme de l'intrigue. Croire au succès, c'est presque avoir réussi.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN *entre doucement et regarde partout.*

Viennent maintenant les acteurs quand ils voudront. Il serait cependant nécessaire qu'ils ne se fissent pas attendre. (*Voyant entrer Lisbeth.*) Eh ! arrive donc Lisbeth.

SCÈNE II.

LISBETH, GERMAIN.

On me suit.

LISBETH.

A merveille.

GERMAIN.

As-tu donné la consigne au portier ?

LISBETH.

Ne t'a-t-il pas fait de grandes salutations ?

GERMAIN.

Oui, il a été très-honnête.

LISBETH.

C'est qu'il a été très-bien payé.

GERMAIN.

Ça : regarde-moi.

LISBETH.

On ne peut mieux.

GERMAIN.

Comment me trouves-tu ?

LISBETH.

Affreuse.

GERMAIN.

J'ai eu une peine terrible à m'enlaidir.

LISBETH.

GERMAIN.

Tu n'en a pas beaucoup à te faire des compliments. Mais, à ton tour, que dis-tu de cette veste rapée, de cette perruque d'un blond équivoque ?

LISBETH.

Cela ne te va pas mal.

GERMAIN.

Tu me dis presque une injure.

LISBETH.

Je ne fais jamais les choses à demi.

GERMAIN.

De mieux en mieux. Vois-donc cette tournure , cette démarche gauche.

LISBETH.

Il n'y a rien là de nouveau pour moi.

GERMAIN.

N'ai-je pas l'air d'un grand imbécille ?

LISBETH.

Je ne sais si c'est l'habitude de te voir, mais je ne te trouve pas changé.

GERMAIN.

Allons, trêve de compliments, et occupons-nous de nos rôles.

LISBETH.

C'est l'essentiel.

GERMAIN.

Nous voici introduits dans la place.

LISBETH.

Et j'espère qu'elle ne tiendra pas long-tems.

GERMAIN.

Mon maître sera bientôt au comble de ses desirs.

LISBETH.

Cela s'appelle mener une intrigue lestement.

GERMAIN.

Pour battre son ennemi, il ne faut pas lui laisser le tems de respirer.

LISBETH.

Madame a tout prévu.

GERMAIN.

Elle a presque autant de génie que moi. Et M. Darmincourt ?

LISBETH.

Il a eu un peu de peine. . . .

GERMAIN.

A se prêter à nos folies ?

LISBETH.

Mais oui.

GERMAIN.

Je m'y attendais. Cependant je suis sûr de lui comme de moi, sa scène doit aller à merveille.

LISBETH.

Il est costumé à ravir.

GERMAIN.

Tu me diras ce que tu penses de la toilette de mon maître.

LISBETH.

J'entends du bruit.

L'Intrigue avant la Noce.

GERMAIN.

Eh ! vite, à ton poste : duègue sévère et inflexible, au ton grondeur, à l'air rébarbatif.

LISBETH.

La clé du pavillon où languit la belle Clorinde ?

GERMAIN.

J'oubliais : la voici.

LISBETH.

Et la lettre ?

GERMAIN.

Tu la trouveras sur la table. Monsieur s'avance, rentre ; mais, l'œil à la fenêtre, et ne me perds pas de vue.

LISBETH.

N'oublie pas d'exciter la générosité de notre amant.

GERMAIN.

Laisse-moi faire.

LISBETH.

A la vue de l'or, je m'attendrirai.

GERMAIN.

C'est convenu : on sait que tu es sensible.

(*Lisbeth rentre dans le pavillon.*)

SCENE III.

GERMAIN *seul.*

Attention !

SCENE IV.

GERMAIN, SAINT-ALME.

SAINT-ALME.

Je te cherchais partout.

GERMAIN.

Moi, monsieur, je vous attendais avec impatience.

SAINT-ALME.

Je suis arrivé jusqu'ici sans rencontrer personne.

GERMAIN, *à part.*

Je le crois bien.

SAINT-ALME.

Qu'as-tu fait depuis un siècle que tu es dans cette maison ?

GERMAIN.

Un siècle ! il n'y a pas deux heures

SAINT-ALME.

As-tu gagné la confiance de ton maître ?

GERMAIN.

Un peu.

SAINT-ALME.

Connais-tu ses intentions, ses projets ; ce qu'il pense, ce qu'il ait, ce qu'il dit ? Sais-tu quels sont les moyens de le tromper, de

mettre en défaut son active prévoyance; enfin, de lui enlever un trésor qu'il n'est pas digne de posséder?

GERMAIN.

Diable! comme vous y allez! quelle pétulance! Non, je n'ai pas encore toute la confiance du tuteur; ses intentions, ses projets me sont inconnus; mais je découvrirai les unes et je déjouerai les autres. Les moyens de le tromper sont là; sa vigilance ne tiendra pas contre mon adresse, et ce précieux trésor qu'il n'est pas digne de posséder, vous en serez bientôt l'heureux possesseur.

SAINT-ALME.

Tu me ravis! Et Clorinde?

GERMAIN.

Je n'ai pas encore pu la voir.

SAINT-ALME.

Cependant il faut absolument que je lui parle.

GERMAIN.

Voilà le difficile.

SAINT-ALME.

Un rien t'arrête.

GERMAIN.

Ce rien-là est bien quelque chose. Ne vous ai-je pas dit qu'elle était sans cesse accompagnée d'une duègne revêche?

SAINT-ALME.

Tu connais cette femme cruelle?

GERMAIN.

Oui, mais rien au monde ne lui ferait trahir ses devoirs.

SAINT-ALME.

Il fallait la flatter.

GERMAIN.

La flatterie est un poison qui ne fait plus d'effet sur elle.

SAINT-ALME.

Lui faire la cour.

GERMAIN.

Elle aurait cru que je voulais me moquer d'elle.

SAINT-ALME.

Quelle situation! et les heures s'écoulent.....

GERMAIN.

Écoutez. On va sortir, je crois, de ce pavillon.

SAINT-ALME.

Ce pavillon?....

GERMAIN.

Renferme l'objet de vos amours. C'est là que la charmante Clorinde languit et appelle un libérateur.

SAINT-ALME.

Il faut entrer.

GERMAIN.

Un esclandre! y pensez-vous?

SAINT-ALME.

J'ai songé à tout: une échelle de soie.....

GERMAIN.

En plein jour ?

SAINT-ALME.

C'est vrai : que faire ?

(Ici Lisbeth sort du pavillon.)

GERMAIN.

Monsieur, c'est elle.

SAINT-ALME.

Clorinde ?

GERMAIN.

Non, la vieille Jacinthe.

SAINT-ALME.

La gouvernante ?

GERMAIN.

Abordez-la. Elle sera peut-être moins inexorable pour vous.

SCENE V.

GERMAIN, SAINT-ALME, LISBETH.

LISBETH à Germain.

Comtois, que veut monsieur ?

S. ALME

Madame...

LISBETH.

C'est mademoiselle qu'il faut dire.

S. ALME.

Eh bien! mademoiselle. . .

LISBETH.

Que voulez-vous? que cherchez-vous? Est-ce ce faquin qui vous a laissé pénétrer jusqu'ici?... Si monsieur Durocher le savait..

S. ALME

J'ai une faveur à vous demander.

LISBETH.

Il y a long-temps que je n'en accorde plus.

GERMAIN

Est-ce pour en avoir trop... ?

LISBETH (lui donnant un soufflet.)

Insolent!

GERMAIN (bas Lisbeth)

Ce soufflet n'est pas dans ton rôle.

LISBETH (de même)

Il est permis d'ajouter..

S. ALME (lui montrant une bourse.)

Ne soyez pas insensible à mes tourmens.

LISBETH (regardant Germain qui lui fait signe de prendre.)

Que voulez-vous dire?

S. ALME

Vous aurez pitié d'un homme qui adore votre maitresse, et brûle de faire son bonheur.

LISBETH.

Avez-vous perdu la raison ?

S. ALME

Oùi, depuis que je suis possesseur du portrait de Clorinde.

LISBETH.

Quoi ! c'est vous qui avez trouvé. . . vous extravaguez. Allons, monsieur, retirez-vous.

S - ALME.

Je me charge de votre fortune, si vous voulez m'écouter un seul instant.

LISBETH (*prenant la bourse.*)

Soyez prompt.

S. - ALME.

Je ne veux, je ne desire qu'un moment d'entretien avec Clorinde.

LISBETH.

Mais si l'on vous surprenait. . . monsieur est brutal. . .

GERMAIN

Bon !... à l'age de monsieur...

LISBETH.

Il est vrai que vous n'avez pas l'air bien dangereux... et monsieur Durocher n'a pas à craindre un rival de votre tournure... vous pourrez tout au plus faire pitié à mademoiselle...

S. ALME (*à part.*)

L'impudente !

LISBETH.

Tenez, vous me touchez l'âme ...

S. ALME (*à Germain.*)

Je verrai Clorinde !

LISBETH.

Si auparavant vous vous présentiez à M. Durocher... il serait plus facile...

S. ALME.

C'était mon projet... Annoncez-moi donc au plus vite comme voisin...

LISBETH.

Ah ! Monsieur demeure dans le voisinage. En ce cas, monsieur Durocher sera charmé de vous recevoir : n'est-ce pas Comtois ?

GERMAIN.

Assurément : allez le prévenir.

LISBETH.

J'y cours.

GERMAIN (*à part à Lisbeth.*)

Coquine, tu emportes l'argent...

LISBETH (*de même.*)

C'est une partie de ma dot : songe à la compléter.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

SAINT-ALME, GERMAIN.

S. ALME.

Conçois-tu mon bonheur, Germain ? je vais le voir !

GERMAIN.

Vous avez levé le plus grand obstacle ; subjugué une jeune et jolie soubrette, dont le cœur est aussi disposé à l'amour que celui de sa maîtresse, c'est n'arracher qu'un faible roseau ; mais triompher d'une femme de soixante ans, c'est déraciner un chêne !

S. - ALME.

L'espoir va doubler mon courage.

(à Germain, qui regarde à la fenêtre du pavillon.)

Que regardes-tu donc ?

GERMAIN.

N'avez-vous pas entendu quelque bruit ?

S. ALME.

Non.

GERMAIN *fait signe à Lisbeth qui paraît à travers la jalousie de jeter la lettre.*

C'est étonnant... j'ai cru voir...

S. ALME.

Quoi ?

GERMAIN.

Eh ! oui : la jalousie est entr'ouverte.

S. ALME.

Tu ne sais ce que tu dis.. Jacinthe tarde bien...

GERMAIN *s'approche de la fenêtre, une lettre tombe à ses pieds.*

Monsieur... !

S. ALME.

Eh bien ?

GERMAIN

Une lettre qu'on vient de jeter par cette fenêtre.

S. - ALME.

Une lettre ! donne...

GERMAIN.

Elle est pour vous... ouvrez vite.

S. ALME *lit.*

La situation affreuse où je me trouve vous fera peut-être excuser la légèreté d'une démarche blâmable, sans doute, mais qui m'est inspirée par l'amour le plus tendre : oui, monsieur, je vous ai distingué, sur-tout depuis que le hasard vous a conduit sur mes pas aux Champs-Élysées. J'ai remarqué sur votre physionomie l'expression d'une âme noble et généreuse. Voilà, me suis-je dit, voilà mon libérateur ! quelques jours encore, et je suis forcée de sous-

crire à un hymen odieux... hâtez-vous donc de venir à mon secours. Il m'est impossible de sortir de cette maison sans être vue ; il n'y a d'autre ressource que celle de la petite porte du jardin qui donne dans l'avenue. Mon tyran seul a la clé de cette porte : puisse le ciel vous inspirer les moyens de vous la procurer et de m'arracher à mon persécuteur.. Si vous avez réussi, trouvez-vous à la chute du jour sous cette fenêtre ; une lumière qui brillera à travers la jalousie, vous avertira de ma présence ; ma bonne est dans mes intérêts ; et je remettrai sans crainte l'amour sous la garde de l'honneur.

CLORINDE.

GERMAIN.

Quel style !

S. - ALME.

Que d'esprit, Germain, que d'éloquence ! ah ! l'honneur me dicte mon devoir ! Ne perdons pas de tems, cours promptement retenir une chaise de poste, et qu'à la nuit tombante elle soit dans l'avenue.

GERMAIN (*indiquant la petite porte du fond.*)

Près de cette porte ?

S. - ALME.

Sans doute. N'est-ce pas celle que m'indique Clorinde ?

GERMAIN.

Oui ; mais elle vous dit aussi de vous en procurer le clé, et vous ne l'avez pas encore.

S. - ALME.

Tu as raison : comment s'y prendre... ?

GERMAIN.

Je ne vois qu'un moyen.

S. ALME.

Quel est-il ?

GERMAIN.

C'est de la demander au tuteur.

S. - ALME.

Sot.

GERMAIN.

Et il vous la donnera, j'en suis certain.

S. ALME.

Que ne cherches-tu toi-même à te procurer cette clé ?

GERMAIN.

Y pensez-vous ? nn homme aussi méfiant que M. Durocher, confier cette clé à un domestique, et sur-tout à un domestique qui n'est à son service que depuis deux heures ! c'est bien plutôt à un voisin de votre âge, asthmatique, gouteux... comme vous ?

S. - ALME.

En effet : il serait possible...

GERMAIN.

Eh vite ! tourmentez votre imagination... cherchez, inventez... Je crois entendre notre tuteur et mademoiselle Jacinthe.

(*Il sort du côté où Darmincourt et Lisbeth vont entrer.*)

SCENE VII.

DARMINCOURT, LISBETH, S. ALME.

DARMINCOURT (*à Lisbeth.*)

Je vous répète, Jacinthe, que je n'attends personne.

S. ALME, *à part.*

Il a l'air de fort mauvaise humeur...

DARMINCOURT.

Vous savez que depuis quinze jours que je suis à Paris, on m'a déjà tendu mille pièges que j'ai eu l'adresse d'éviter.

S. ALME, *à part.*

Puisse-t-il en manquer aujourd'hui pour la première fois!

DARMINCOURT.

Demain Clorinde est mon épouse, et je pars aussitôt que mes affaires seront terminées pour ne revenir jamais dans ce maudit Paris, séjour funeste aux maris et aux tuteurs.

S. ALME, *à part.*

Tu partiras, mais seul, je t'en réponds.

JACINTHE.

Oh! vous n'avez rien à craindre de monsieur... regardez plutôt?

(*Darmincourt et S. Alme se saluent.*)

S. ALME.

Monsieur. . .

LISBETH, *à S. Alme.*

Voici monsieur Durocher.

DARMINCOURT, *à Lisbeth.*

Retirez-vous, et retournez auprès de votre maîtresse.

LISBETH, *bas à S. Alme, en sortant.*

Avez-vous lu la lettre?

S. ALME, *de même.*

Charmante! à dix heures, je serai là,

SCENE VIII.

S. ALME, DARMINCOURT.

S. ALME.

J'ai le bonheur, monsieur, d'être voisin.

DARMINCOURT, *à part.*

Ce cher enfant!

S. ALME, à part.

Je suis un peu embarrassé...

DARMINCOURT, à part.

Il n'a pas l'air plus rassuré que moi.

S. ALME.

Vous ne me connaissez pas ?

DARMINCOURT.

Comment, je ne te.... Je n'ai pas cet avantage.... (à part) le diable soit du rôle.

S. ALME.

J'éprouve un vrai plaisir à me rapprocher de vous.

DARMINCOURT.

Ce plaisir... monsieur, je le partage...

S. ALME.

Que vous êtes bon !

DARMINCOURT, à part.

Oui, de me prêter à cette extravagance... Il se croit, pourtant bien déguisé...

S. ALME.

Vous ne me dites rien, monsieur, de la liberté que j'ai prise... vous déplairait-elle ?

DARMINCOURT.

Au contraire, monsieur, j'aime beaucoup les gens de votre tournure : ils ne me portent pas ombrage.

S. ALME.

Votre mérite doit vous mettre à l'abri de toute crainte.

DARMINCOURT.

Il y a des gens si entreprenans, et qui se croient si fins... mais qu'ils se jouent à moi ! Ah ! que la garde d'une pupille, jeune et jolie, est difficile !

S. ALME.

Ah ! vous avez une pupille ?

DARMINCOURT.

Charmante, et que j'épouse demain. Et puisque nous sommes voisins, je serai charmé de vous la présenter.

S. ALME.

Aujourd'hui ?

DARMINCOURT.

Non, après le mariage.

S. ALME, à part.

Comme il est ma dupe !

DARMINCOURT, à part.

Je commence à entrer dans l'esprit de mon rôle.

S. ALME.

L'espoir de cette nouvelle liaison me comble de joie ! (Il roussit.)

DARMINCOURT.

(à part.) C'est cela. (haut.) Vous êtes enrhumé ?

L'Intrigue.

S. ALME.

Beaucoup.

DARMINCOURT.

Ah! à notre âge...

S. ALME.

Il n'y a rien d'étonnant.

DARMINCOURT.

Cependant vous paraissez encore frais... et même jeune.

S. ALME (*à part*).

Est-ce qu'il soupçonnerait... mes vingt ans me feront du tort...

DARMINCOURT.

Vous avez dans les yeux une certaine vivacité...

S. ALME, *à part*.

Comme il m'examine..

DARMINCOURT.

Qui donnerait à penser...

S. ALME.

(*à part*) Je suis reconnu !.. (*haut*) quoi donc?

DARMINCOURT.

Que vous avez été un peu égrillard dans votre jeunesse. (*il rit*)
Ah! ah! ah!

S. ALME.

Eh!.. mais... (*il rit.*)

DARMINCOURT.

Vous avez dû être un homme à la mode?

S. ALME.

Revenons au motif de ma visite...

DARMINCOURT.

Je parierais que vous avez désolé bien des maris, bien des tuteurs, trompé bien des belles.

S. ALME.

Daignez écouter.

DARMINCOURT.

Détruit vingt fois toutes les espérances d'une mère, d'une grand-mère, peut-être qui vous chérissait, rompu un mariage prêt à se conclure.. que sais-je? violé vos sermens, les promesses les plus sacrées...

S. ALME.

Il n'est pas question... (*à part*) le malin vieillard!.. il me raconte mon histoire.

DARMINCOURT.

Voilà comme nous étions, comme nous sommes, nous autres jeunes-gens.

S. ALME

Où veut-il en venir?

DARMINCOURT.

N'est-ce pas mon voisin?

S. ALME.

Folies de jeunesse; je ne m'occupe à présent que du soin de ma santé : c'est ce qui m'amène en ces lieux pour vous faire une prière.

DARMINCOURT.

Je n'ai rien à vous refuser.

S. ALME.

Ma maison est mitoyenne de la vôtre. Cette petite porte (*Il désigne celle qui est au fond sur la terrasse.*) communique à la grille de mon jardin; et comme l'air est plus pur sur cette belle terrasse qui domine les Champs-Élysées, je serais enchanté de pouvoir m'y promener librement, sans être obligé de vous importuner à toute heure pour vous demander le passage.

DARMINCOURT.

Ah! je comprends....

S. ALME.

Comprenez-vous?

DARMINCOURT.

Oui : il faudrait peut-être que vous eussiez une clé de cette petite porte?

S. ALME.

Justement.

DARMINCOURT.

Mais donner ma clé... je crains.

S. ALME.

Je vous promets, monsieur, de ne me promener que dans les allées sablées...

DARMINCOURT.

J'entends bien. . .

S. ALME.

De ne pas toucher à un fruit, à une fleur.

DARMINCOURT.

Monsieur, toutes mes fleurs sont à votre service... mais...

S. ALME.

Je fermerai la porte avec grand soin.

DARMINCOURT.

Tant que vous serez ici, je n'aurai pas de tourment... mais...

S. ALME.

Je la fermerai à triple tour. . .

DARMINCOURT.

Si vous alliez oublier une fois... si par étourderie...

S. ALME.

Une étourderie à mon âge?

DARMINCOURT.

C'est vrai, je n'y pensais pas. Tenez, voisin, voilà une double-clé de ma petite porte... il faut que j'aie une grande confiance en vous...

S. ALME.

Je la mériterai. . .

DARMINCOURT.

Je le crois, et en voici la preuve (*Il lui remet la clé*).S. ALME (*à part, sautant*).

Je ne me sens pas de joie !

DARMINCOURT.

Diable ! monsieur, comme vous voilà redevenu alerte... Prenez bien garde, au moins : allez un peu plus doucement : à soixante ans faire de pareils sauts... cela est dangereux.

S. ALME (*à part.*)

Imprudent que je suis !..

DARMINCOURT.

Mais on veut toujours paraître jeune... Je vais maintenant vous demander la permission de vous quitter ; la nuit arrive, on ne distingue déjà plus les objets : il se fait tard, prenez garde au serein, sur-tout ; rien n'est plus contraire aux catharres, mon voisin.

S. ALME (*Il va pour ouvrir la porte.*)

C'est juste : et il ne me reste plus qu'à vous remercier de tant de complaisances.

DARMINCOURT.

Quant à moi, je vais me coucher, et vous souhaite une bonne nuit... Au revoir, mon voisin. (*Il sort.*)

SCENE IX.

(Au moment où Darmincourt prend congé de S. Alme, ce dernier est déjà prêt à ouvrir la porte du fond, et ils se saluent de loin.)

S. ALME, seul.

Maintenant la réussite de mon projet n'est plus douteuse ; cependant si, ramené par un soupçon jaloux, notre tuteur allait... Il n'est plus tems d'hésiter, de craindre... il faut agir... Germain tarde bien... la nuit devient à chaque instant plus obscure... Quelqu'un s'avance de ce côté, je crois...

SCENE X.

GERMAIN, S. ALME.

GERMAIN.

Je n'entends rien.

S. ALME.

On a parlé.

GERMAIN.

Est-ce qu'il serait parti ?

S. ALME.

C'est la voix de Germain...

Cela est impossible.

GERMAIN.

Est-ce toi, Germain?

S. ALME.

Moi-même, Monsieur.

GERMAIN.

Tout est-il prêt?

S. ALME.

Oui.

GERMAIN.

La voiture?

S. ALME.

Doit être dans l'avenue.

GERMAIN.

Durocher?

S. ALME.

Je l'ai vu rentrer.

GERMAIN.

Jacinthe...

S. ALME.

Veille pour vous.

GERMAIN.

Sa belle maitresse.

S. ALME.

Soupire après le bonheur.

GERMAIN.

S. ALME.

Ah! Germain! dans dix minutes nous aurons quitté ces lieux et le Durocher.

Furieax de l'aventure.

GERMAIN.

Plus soupçonneux.

S. ALME.

Plus méfiant que jamais.

GERMAIN.

Cherchera, appellera en vain son insensible pupille.

S. ALME.

Ce sera un tapage, des cris...

GERMAIN.

S. ALME.

Que nous n'entendrons pas.

GERMAIN.

Ce pauvre Durocher!

S. ALME.

Je le plains.

GERMAIN.

Et vous enlevez sa prétendue?

S. ALME.

C'est pour le débarrasser d'une surveillance trop pénible.

GERMAIN.

Que de générosité!

(Ici on entend un coup de fouet.)

S. ALME.

Germain?

GERMAIN (à part.)

Bien!

S. ALME.

As-tu entendu?

GERMAIN.

C'est la voiture qui arrive.

S. ALME.

Bon; mais je crains..

GERMAIN.

Eh! quoi donc?

S. ALME.

Si quelques passans, inquiets de voir à cette heure une chaise de poste arrêtée au milieu d'une allée des Champs-Elysées....

GERMAIN.

Quelle idée! d'ailleurs, à présent l'obscurité..

S. ALME.

Si tu allais examiner...

GERMAIN.

Cela est inutile...

S. ALME.

Non, j'y cours moi-même.. il s'agit du bonheur de ma vie, de celui de Clorinde.. je ne saurais trop prendre de précaution; toi, reste à ton poste.

GERMAIN.

Je réponds de tout.

SCENE XI.

GERMAIN, LISBETH.

GERMAIN.

Marchons au dénouement.

LISBETH, à la fenêtre.

Germain?

GERMAIN.

Parle bas.

LISBETH.

Est-il tems?

Encore une minute. GERMAIN.

Enlève-nous vite. LISBETH.

Vous ne languirez pa. GERMAIN.

Faut-il. . ? LISBETH.

Retire-toi , et attention à ta réplique. GERMAIN.

(Elle ferme la jalousie.)

SCENE XII.

GERMAIN, S. ALME.

Eh bien ! vos frayeurs ! GERMAIN.

Etaient sans fondement. S. ALME.

Je vous l'avais bien dit. GERMAIN.

La lumière ne paraît point encore. S. ALME.

Non. GERMAIN.

Que l'instant du bonheur arrive lentement ! S. ALME.

GERMAIN.

(Ici la lumière paraît à travers la jalousie.)

Cessez de vous plaindre , et regardez.

S. ALME.

Le précieux signal.

GERMAIN.

Rangez-vous là.

(Ils s'approchent de la porte du pavillon.)

S. ALME.

On descend.

GERMAIN.

Oui , j'entends les pas mesurés de Jacinthe.

S. ALME.

Quelle lenteur !

GERMAIN.

La porte s'ouvre.

SCÈNE XIII.

GERMAIN, S. ALME, LISBETH.

LISBETH,
Comtois, es-tu là?
GERMAIN.
Depuis un quart-d'heure.
S. - ALME.
Et ton adorable maîtresse ?
JACINTHE.
Elle me suit.
GERMAIN.
Toutes deux prêtes à monter en voiture.
LISBETH.
Prêtes à faire le tour du monde.
GERMAIN.
Quelle résignation !

SCÈNE XIV.

Les Précédens, Mad. DE SENANGES, *voilée.*

LISBETH.
Voici mademoiselle.
S. ALME (*à part.*)
Un trouble inconcevable s'empare de moi !
GERMAIN.
Fi donc ! au moment du triomphe, . . .
LISBETH.
Par ici , mademoiselle ; voilà votre libérateur. (*Elle met la main de mad. de Senanges dans celle de S. Alme. S. Alme couvre de baisers la main de mad. de Senanges.*)
S. ALME.
Venez , charmante Clorinde.
GERMAIN.
La voiture est à la petite porte.
S. ALME.
Nous partons pour Lyon.
mad. DE SENANGES.
Que dites-vous ?
S. ALME.
Oui , je vous conduis auprès d'une parente qui admirera vos charmes , rendra hommage à vos vertus , et s'unira à moi pour vous conjurer d'accepter la main d'un homme qui jure de vous aimer jusqu'à la mort. Jacinthe , joins-toi donc à moi . . .

(*Bas à Germain*) Fais avancer les voitures.

(*Tout en parlant, madame de Senanges vient près la porte du jardin, Germain met déjà la clé dans la serrure.*)

Ne perdons pas une minute , dans trois jours nous serons à Lyon.

MAD. DE SENANGES.

Non , mon cher S. Alme , à mon âge , on ne voyage pas si loin.

GERMAIN.

Aye... aye!

S. ALME.

A votre âge?

MAD. DE SENANGES.

Oui , à mon âge , étourdi.. (*Au même moment elle jette son voile ; des éclats de rire se font entendre ; des flambeaux éclairent la scène ; Emilie se trouve auprès de S. Alme ; et Darmincourt se place à la droite de sa sœur.*)

SCENE XV.

SAINT ALME, GERMAIN, LISBETH, Mad. DE SENANGES, EMILIE, DARMINCOURT, des Domestiques dans le fond du Théâtre.

S. - ALME.

Ma grand'-maman ? je ne reviens pas de ma surprise....

MAD. DE SENANGES.

Je le crois bien...

S. ALME.

Quoi ! grand'-maman , c'est vous.. ?

MAD. DE SENANGES.

Oui , c'est moi , mon cher fils , que tu voulais enlever.

DARMINCOURT.

Que dis-tu , mon neveu , de la manière dont j'ai joué le jaloux Durocher ?

S. ALME.

Mon oncle !

LISBETH.

Et Lisbeth , Monsieur , n'est-elle pas une excellente duegne ?

S. ALME.

On a donc voulu se moquer de moi ?...

MAD. DE SENANGES.

Oui.

(*S. Alme regarde tout le monde tour-à-tour, et chacun lui fait un geste confirmatif.*)

L'Intrigue avant la noce.

S. ALME.

Mais, ce portrait ?

MAD. DE SENANGES.

Est le mien.

S. ALME.

Cela est impossible.

MAD. DE SENANGES.

J'avais donné ordre à Lisbeth, il y a quelques jours, de le porter chez le bijoutier, afin qu'il le montât dans le nouveau genre.

LISBETH.

Et moi, j'ai eu le malheur de le perdre.

S. ALME.

Votre portrait. Allons, grand'-maman, vous continuez à jouer la comédie... Ce costume...

MAD. DE SENANGES.

Est ancien et moderne, tout-à-la-fois; la mode est un phénix qui renaît de sa cendre : tiens : regarde.

S. ALME.

Que vois-je ! Le médaillon s'ouvre.

MAD. DE SENANGES.

Lis. *Madame de Senanges peinte en 1750, à l'âge de vingt ans.*

S. ALME.

Tout augmente mon étonnement (*montrant Germain*). C'est ce maraud... au surplus, vous avez bien raison de vous moquer de moi... car je suis un grand fou.

MAD. DE SENANGES.

C'est vrai ; mais console-toi, cette figure dans son tems a tourné bien des têtes qui valaient encore mieux que la tienne ; à vingt ans j'étais jolie, mais très-jolie ! et je te pardonne de bon cœur une extravagance qui flatte mon amour-propre, et qui m'a fort divertie, grâce à la complaisance de ton oncle, à la bonté d'Emilie, et sur-tout à l'adresse de Germain.

S. ALME.

Le coquin était du complot ?

MAD. DE SENANGES.

Il y a du plaisir à lui confier un rôle, il s'en acquitte à ravir. Es-tu maintenant guéri de la manie des aventures ?

S. ALME.

Pour jamais.

MAD. DE SENANGES.

La première fut cependant heureuse.

S. ALME.

Épargnez-moi.

EMILIE.

Je demande grâce pour lui.

DARMINCOURT.

Et moi aussi.

S. - ALME.

Emilie, je n'ose plus jeter les yeux sur vous. . . Comment réparer mes torts ?

EMILIE.

En m'aimant beaucoup.

DARMINCOURT.

Et en l'épousant ce soir.

MAD. DE SENANGES.

Oui, dès ce soir, mon Emilie, je te cède tous mes droits sur le cœur de S. Alme. . c'est être généreuse; car, selon toute apparence, ce sera ma dernière conquête.

DARMINCOURT.

Mais non pas votre dernière folie.

FIN.